

Bulletin Météorologique.

Washington, D. C., 17 juin.—Tendance pour la Louisiane: Temps beau mercredi et jeudi; vents frais du sud sur la côte.

DEUX GRANDS

Intéressants Problèmes.

Nous laissons volontiers le public, en général, et la Presse, en particulier, discuter, chaque matin, à perte de vue et à perte d'âme, sur les événements qui se sont passés la veille, dans les deux mondes. Il y a des faits qui nous concernent spécialement, des questions de la solution desquelles dépend strictement notre avenir, celui de notre Etat, celui de la ville que nous habitons; c'est sur ces faits que nous concentrons toute notre attention.

Il y a deux graves problèmes qui nous font réfléchir le plus tôt et le mieux possible; c'est d'abord la construction d'un canal interocéanique, dont tout le monde reconnaît la nécessité. Sur ce sujet, nous constatons avec bonheur une parfaite unanimité dans les esprits. La division ne se produit que quand on en arrive aux détails. Les uns favorisent le canal de Panama, mais cette opinion ne semble pas sérieuse; elle est émise par les partisans des compagnies de chemins de fer dont la construction de cette voie de communication contraire les intérêts. Ils ne font objection au canal de Nicaragua, à l'heure qu'il est, que parce qu'il est en vogue. Ces mêmes objections, ils les opposeront contre Panama le jour où les chances seront tournées de son côté. Ils sont même allés jusqu'à invoquer contre le Nicaragua l'argument tout à fait invincible de la mode des constructions volcaniques, comme si le Panama n'était pas exposé aux mêmes dangers, se trouvant à peu près dans la même zone que le Nicaragua.

L'entente est si difficile à établir, même parmi les partisans de ce dernier canal que des hommes d'Etat sérieux ont proposé de laisser au chef de l'Etat le choix de la route à suivre, comme le seul moyen d'en finir avec cette interminable question. Nous convenons franchement que pareille proposition accordée au Président un pouvoir quelque peu exorbitant, mais à qui la faute, si ce n'est aux membres du Congrès qui ne peuvent s'entendre, et menacent de retarder indéfiniment la solution du problème? Ce que demande le pays, c'est de mettre un terme à toutes ces discussions inépuisables et que l'on commence à agir. C'est là qu'en est la question pour le moment, et nous espérons que l'on réussira bientôt à formuler une conclusion nette et claire. L'avenir du pays en dépend et la Nouvelle-Orléans l'attend depuis trop longtemps.

Le second problème, est la question du drainage et des égouts de la Nouvelle-Orléans. Ici a surgi un nouveau facteur inattendu et qui a le droit de dire son mot, à qui a voix au chapitre en qualité de contribuable. C'est la femme. Cette intervention tout à fait nouvelle change singulièrement la situation et il est difficile de déterminer dès maintenant comment vont tourner les

choses. La question semblait réglée, quand la femme est entrée en scène pour intervenir et protester. Que va-t-il advenir? Dieu seul le sait. Mais nous avons la plus entière confiance dans la droiture et le dévouement de nos méauagères. Elles ont horreur de la politique et des intrigues. Leur intervention ne peut qu'être utile à la grande entreprise commencée.

Nous attendons sans crainte, avec la certitude du succès.

MAUBANT.

Les chroniqueurs se piquent de prouver que Maubant, qui vient de mourir en France, bien qu'il en eût si peu la mine, était l'homme le plus gai du monde. Autre anecdote à l'appui.

Un jour, il assistait à un déjeuner auquel prenaient part Levasseur, Lhéritier, Mycinthe, Déjazet, Mlle Ozy, etc., tous artistes comiques qui lui reprochèrent tout à coup de ne pas savoir se grimer ni se déguiser.

Piqué au vif, Maubant fait avec Lhéritier le pari qu'il allait à tous prouver le contraire.

Au moment de prendre le café, il disparaît. Bientôt, surgit un garçon qui apportait sur un plateau tout ce qu'il fallait pour la dégustation d'un exquis moka. Il avait des favoris noirs, des cheveux crépus, et toutes les apparences d'un véritable butor....

En versant le café, il casse la soucoupe de Déjazet, arrose l'énorme nez d'Hyacinthe et renverse la tasse d'Ozy sur le gilet de Ravel.

On le traite de malotru; il proteste, s'en va furieux, puis, revenant à l'improviste, prend un morceau de sucre et le trempe dans la tasse de Déjazet pour s'en faire un canard.

Tous se lèvent pour lui faire un mauvais parti.... Maubant —car c'était lui— retire alors la sa perrière et ses favoris, et dit à Lhéritier:

—Bégaie, mon vieux, tu viens de perdre ton pari....

Un artiste seul ne trouve jamais grâce devant ce bienveillant que fut Maubant; c'était M. Monnet-Sally. Ces deux tempéraments contradictoires, l'un fougareux, l'autre rassis, celui-ci vibrant jusqu'à l'aigu, celui-là pondéré jusqu'à la monotonie, ne pouvaient se comprendre ni s'aimer.

Quand on exaltait en sa présence la puissance tragique du grand Monnet, ses emportements fureux, auxquels s'opposent des inflexions caressantes, jusqu'à la mièvrerie, il coupait court aux enthousiasmes d'une répartie traditionnelle toujours:

—Ah! si vous aviez entendu Talma!....

L'ironie du hasard vint un jour au titre de doyen de la Comédie M. Monnet-Sally "enterre" M. Maubant.

Séances de Cabinet à Washington.

Washington, 17 juin.—Les membres du cabinet ont discuté aujourd'hui la situation dans le Yémen, d'après ce qu'on en sait par les dépêches de la presse et quelques télégrammes reçus par des compagnies commerciales opérant dans ce pays.

Il a été décidé d'envoyer immédiatement un ou deux navires de guerre à La Guyane.

Cette mesure n'est pas prise en raison d'avis positifs reçus mais a été décidée en exécution de la politique générale de protection des intérêts américains en cas de troubles.

A une heure avancée de l'après-midi les croiseurs Cincinnati et Topka ont reçu ordre de partir sans délai pour La Guyane.

LE PROJET DE LOI

Monts de Piété



M. CLÉMENT V. VIGNES, Sénateur du Deuxième District.

Nous venons de recevoir de M. Victor Flotte, chef des détectives de la Nouvelle-Orléans, copie d'un bill bien important et de la mise à exécution duquel il doit résulter un grand bien pour notre ville. Le bill a été présenté à la Législature de la Louisiane par M. C. V. Vignes, un de nos représentants les plus intégrés et les plus dévoués à la chose publique.

Le projet a pour but de réglementer un trafic qui se prête à bien des abus et souvent favorise le crime, celui des monts de piété.

Il faut bien le dire, la Nouvelle-Orléans est pendant plusieurs mois de l'année le repaire d'une foule de bandits, venus de tous les points de l'Union pour exploiter, non seulement notre population, mais aussi les étrangers qui affluant parmi nous, à certaines époques.

C'est surtout depuis quelques années que le bill de M. Vignes est devenu indispensable. La police en a bien vite compris l'importance et notre Maire sera le premier à en redoubler l'efficacité, par l'intermédiaire de notre excellent police qui n'a qu'un tort, celui d'être un peu insuffisant par le nombre. Les monts de piété, chez nous, sont ouverts toute la nuit, et ce n'est pas sans raison. C'est pendant la nuit que se commettent à peu près tous les vols et s'opèrent tous les recels dont sont victimes nos habitants et les étrangers de passage.

Le bill de M. Vignes rompt brusquement avec toutes ces manœuvres coupables. Il interdit ces trafics aux jeunes gens au-dessous de dix-sept ans. Il prescrit l'inscription exact de tous les articles qui sont achetés ou vendus, ou qui sont l'objet d'un prêt sur gage, et frappe d'une très forte amende et souvent de la prison les auteurs et les complices de ces soustractions.

Ajoutons que le bill exige une licence parfaitement en règle, laquelle licence sera immédiatement annulée, au premier délit commis par l'homme qui tiendra un mont de piété ou par ses agents plus ou moins suspects. Ses intérêts usuraires surtout sont interdits.

C'était le moyen le plus sûr de rompre tout pacte entre les filous et les prêteurs sur gage.

Nous remercions sincèrement M. Vignes et M. V. Flotte de leur intéressante communication. L'ABEILLE se fera un devoir de soutenir un bill qu'elle considère comme une mesure de salut, de sécurité publique.

Le Palais de Tsarskoïé-Sélo

Le palais de Tsarskoïé Sélo où M. Loubet vient d'être l'hôte du Tsar, est tout à fait à l'ordre du jour. M. Labadie-Lagrave nous donne à son sujet des détails intéressants.

Tsarskoïé Sélo a été commencé sous le règne d'Elizabeth mais il porte l'empreinte de Catherine II. Fastueuse, prodigue, capable de se laisser entraîner par les écarts de son imagination, mais ayant l'instinct de la grandeur, la Sémiramis du Nord a voulu éblouir ses contemporains et la postérité. Elle a bâti un palais qui ressemblait à un décor de féerie. Les chapiteaux des colonnes, les moulures, les corniches et même les toits de cet immense édifice, dont la façade principale ne mesure pas moins de 267 mètres de longueur, étaient couverts de dorures. Suivant une évaluation qui fut universellement admise en Europe à l'époque où fut inauguré ce château dont le faste n'avait jamais été égalé, le prix des finitions d'or employées à la décoration extérieure du monument représentait une somme de 3 millions de ducats, c'est-à-dire de près de 34 millions de francs. L'ambassadeur de France, qui avait assisté à l'inauguration du nouveau palais, jeta un coup d'œil d'ensemble sur la façade et les deux ailes, et se mit à regarder à droite et à gauche autour de lui comme s'il eût cherché quelque chose: "Que cherchez-vous donc? lui dit l'impératrice." "Madame, répondit le diplomate, je voudrais savoir où est la grande cloche de verre sous laquelle Votre Majesté mettra ce précieux objet de vitrine."

La scène se passe dans le neuvième bureau, chargé de vérifier les pouvoirs des élus de la Seine. On examine l'élection de notre excellent confrère, M. Daniel Cloutier, dans la deuxième circonscription du quatrième arrondissement, et la discussion s'engage au sujet d'une affiche que reproche à M. Cloutier son concurrent malheureux: "Voter pour le candidat du ministère—disait cette affiche—c'est voter pour Panama, pour Fachoda, pour Dreyfus! Panama!—le vol; Fachoda!—la lâcheté; Dreyfus!—la trahison!"... C'est la dernière que se base M. Deville, candidat socialiste.... et battu, pour réclamer l'invalidation de M. Cloutier.

Et c'est cette prétention que combat M. Lucien Millevoye, en cette simple observation: "Cette affiche, tous les candidats nationalistes, à Paris, s'en sont servis; je l'ai moi-même contre-signée, dans ma circonscription, et cela n'a pas empêché la Chambre de me valider, sans protestation. Comment pourriez-vous en tirer argument contre M. Cloutier?"

LA TOURAINE.

Le superbe steamer "La Touraine" de la Compagnie Générale Transatlantique, capitaine Fayolle, vient de faire une traversée de l'Océan en 6 jours 3 heures et 45 minutes. Ses différentes traversées précédentes ne différaient que de quelques heures, ce qui prouve que La Touraine fait ses services avec la régularité du pendule. Toute la flotte de la compagnie a été remodelée récemment; elle accomplit actuellement de véritables prodiges de rapidité.

Buvez la "Sparkling Abita Water", \$1.50 la douzaine de bouteilles livrées à domicile.

Premières gifles de la saison.

Elles ont déjà sévi, au Palais-Bourbon dit le "Gaulois"; non pas en séance—ce sera pour plus tard—mais simplement dans les couloirs intérieurs de la Chambre, en une sorte de répartition générale "à huis clos", suivant la formule chère à la Société des auteurs dramatiques.

L'incident a, d'ailleurs, été considérablement grossi, comme il convient chaque fois que la politique est dans l'affaire; ou l'a déjà exploité auprès du président de la république—qu'on prétend avoir été injurié—en vue de bien établir qu'un cabinet de combat s'impose pour protéger M. Loubet contre "les violences nationalistes"; on l'exhortera demain pour essayer de justifier quelque invalidation scandaleuse; c'est dans cet esprit qu'ont été inventées et publiées les versions les plus inexactes. Qu'il nous soit permis de rétablir les faits, simplement, tels qu'ils se sont passés. Le lecteur en tirera lui-même la conclusion naturelle.

La scène se passe dans le neuvième bureau, chargé de vérifier les pouvoirs des élus de la Seine. On examine l'élection de notre excellent confrère, M. Daniel Cloutier, dans la deuxième circonscription du quatrième arrondissement, et la discussion s'engage au sujet d'une affiche que reproche à M. Cloutier son concurrent malheureux: "Voter pour le candidat du ministère—disait cette affiche—c'est voter pour Panama, pour Fachoda, pour Dreyfus! Panama!—le vol; Fachoda!—la lâcheté; Dreyfus!—la trahison!"... C'est la dernière que se base M. Deville, candidat socialiste.... et battu, pour réclamer l'invalidation de M. Cloutier.

Et c'est cette prétention que combat M. Lucien Millevoye, en cette simple observation: "Cette affiche, tous les candidats nationalistes, à Paris, s'en sont servis; je l'ai moi-même contre-signée, dans ma circonscription, et cela n'a pas empêché la Chambre de me valider, sans protestation. Comment pourriez-vous en tirer argument contre M. Cloutier?"

TSARSKOÏÉ-SÉLO.

Cloutier? Elle n'est, d'ailleurs, que la contre partie d'une autre affiche, rédigée par nos adversaires, et dans laquelle on ne craignait pas de proclamer: "Voter pour le candidat nationaliste, c'est voter pour la guerre civile!" Dans cette guerre d'affiches, vainqueurs et vaincus ne peuvent que s'incliner devant le résultat de la bataille.

—Canaille! C'est M. Bachimont qui d'un bout de la table à l'autre, vient de lancer cette amenité à l'adresse de M. Millevoye.

M. Bachimont est le député de Nogent-sur-Seine, que représentait autrefois M. Casimir-Périer, qui, décidément, n'a jamais eu la main heureuse. Sans se laisser émouvoir. M. Millevoye allait continuer sa démonstration, mais l'inqualifiable procédé de M. Bachimont a soulevé une tempête, et les altercations entre députés deviennent nombreuses. C'est à ce moment que, répondant à un de ses collègues, M. de Largentaye s'écrie: "Nous avons bien le droit de parler de Panama!"

—Vous insultez M. Loubet! clame le député interpellé.

Et c'est ainsi que, tout à l'heure, on racontera à tout venant que le tapage a été provoqué par M. de Largentaye "qui a traité M. Loubet de voleur." On voit la tactique.

Quoi qu'il en soit, le vacarme devient tel que le président du bureau, M. Trannoy, dut lever la séance. Et c'est ici que se place la seconde phase de l'incident.

La séance levée, M. Millevoye prie deux de ses collègues, MM. le marquis de Dion et de Largentaye, de demander à M. Bachimont la réparation que comportait son injure. Mais, aux témoignages de son adversaire, M. Bachimont, tel Cambrouse à Waterloo, répond: "Je vous en..." M. Margue, jadis, avait déjà prononcé le mot à la tribune, mais il ne s'adressait à personne en particulier. M. Bachimont, au contraire, s'adressait à M. de Dion, et, dame! M. de Dion, qui est bien le plus courtois et le plus aimable des hommes, n'est pas, toutefois, de ceux qui se laissent em... marguer. A peine M. Bachimont avait-il lancé son apostrophe qu'il recevait du député de la Loire-Inférieure un maître soufflet. A ce moment, les députés présents—la scène se passait dans les couloirs, et, de tous les bureaux voisins, tout le monde était sorti, attiré par le bruit—

se précipitaient sur M. de Dion, ne s'apercevant pas, sans doute, qu'ils sont vingt contre un; M. de Dion, menacé par vingt bras furieux, est obligé de se défendre, et il arrive qu'un cours de la bagarre nombre de horions se trompent d'adresse.

C'est ainsi, paraît-il, que M. Lechevallier, député de la Seine-Inférieure, qui intervenait en qualité de questeur, aurait été violemment bousculé. Il décidait cependant M. de Dion à le suivre à la questure, pendant que les amis de M. Bachimont, dans leur généreuse indignation, se transportaient chez M. Bourgeois pour appeler sur le marquis de Dion toutes les rigueurs du règlement.

Plus calme et mieux inspiré, M. Bourgeois se renseigna; M. Millevoye lui fit de l'incident un récit détaillé et promit au président, sur sa demande, d'insister auprès de M. de Dion pour que l'incident n'eût pas d'autres suites. C'est alors que le marquis de Dion quitta la questure et se rendit à la séance dont l'ouverture avait été, de ce fait, retardée de vingt minutes.

Tels sont les faits, confirmés, d'ailleurs, par le procès-verbal suivant, dressé par les témoins de M. Millevoye:

A la suite d'une discussion soulevée dans le neuvième bureau au sujet de l'examen des élections de la Seine, M. Bachimont ayant appliqué publiquement à M. Millevoye le mot de canaille, M. Millevoye lui a envoyé deux de ses collègues, MM. de Dion et de Largentaye pour lui demander rétractation ou réparation par les armes.

MM. de Dion et de Largentaye ayant fait part de leur mission à M. Bachimont, M. Bachimont a répondu: "Je vous en..."

M. de Dion a riposté par un soufflet. Devant cette attitude inqualifiable de M. Bachimont, les témoins ont considéré leur mission comme terminée, en regrettant d'avoir en affaire à un député qui ne connaît les lois ni de l'honneur, ni de la bienséance.

Paris, le 5 juin 1902.

Signé: DE DION, F. DE LARGENTAYE.

De son côté, M. Millevoye a écrit à MM. de Dion et de Largentaye:

Chers amis,

Je regrette de vous avoir mis en rapport avec un insulteur

Feuilleton

DE

L'Abéille de la N. O.

Le 22 Commencé le 1er mars 1902

LA

GRIFFE D'OR.

GRAND ROMAN INÉDIT

Par Georges Madaqua-

TROISIÈME PARTIE.

L'ACCUSÉE.

VII

Lorsque Jacques Pavinia en- tra chez Jacques Vallier, le

dernier client de celui-ci était dans son cabinet.

Il n'eut à attendre que quelques instants.

Son confrère ouvrit la porte faisant communiquer ce cabinet avec le salon.

On se sourit.

On se serra la main.

Les deux hommes étaient en face l'un de l'autre, dans la pièce où trois mois plus tôt, à peu près à pareille heure, Jacques Vallier, les coudes sur son bureau, les doigts crispés dans ses cheveux, liait et reliait le télégramme diffamatoire, le sinistre "petit bien".

—Si vous tenez à savoir, gaeztez, tout près qui vous mine depuis quelques semaines, rappelez-vous que vous êtes médecin, et analysez!....

—Si vous tenez à savoir, gaeztez, tout près de vous, cherchez dans ce que vous avez de plus cher!

En ces trois mois et quelques absolument remis des accidents causés par l'arsenic, qui avaient failli l'emporter, le jeune spécialiste avait beaucoup vieilli.

Le fils de Bosina Santos avait à peine deux ans de plus que son ancien condisciple.

Il paraissait plus vieux que son âge.

Un observateur qui eût fait entre eux la comparaison, se serait demandé lequel était l'aîné.

La tristesse influait plus sur Jacques Vallier, que la rancu-

ne et la lutte sur Jacques Pavinia.

Le premier, dès l'entrée de son ancien collègue d'hôpital, avait appuyé sur le timbre électrique de son bureau.

Le valet de chambre parut.

—Prévenez mon père que le docteur Pavinia est chez moi.

—Oui, monsieur.

—Votre père habite chez vous? demanda vaguement le magnétiseur.

—Non pas, mais il y dine souvent.

Il est arrivé ce soir, de façon à se trouver là, avec vous. M. Vallier entra.

Les mains se touchèrent du "père" et du "fils".

Le fils demeura maître de ses sensations.

Le père n'éprouva rien, qui éveilla cette fameuse voix du sang, qui ne sait parler que dans l'entraînement des affections consacrées.

Pas d'attirance. Pas d'antipathie.

Le fond du sentiment était la confiance.

L'ancien procureur général ne pensait pas à autre chose qu'à ceci:

Cet homme serait le sauveur. Il sortirait du naufrage où il n'avait peut-être pas encore entièrement sombré, le bonheur de ses enfants.

Sur lui, il concentrait toute l'espérance qu'il pouvait avoir conservée.

La conversation, entre les trois hommes fut rapide et serrée.

Pavinia usait directement, envers la jeune femme, qui s'en-dormait presque d'elle-même la veille, au cours de la séance d'hypnotisme, de son influence fluide.

Il continuait l'œuvre à peine ébauchée.

Sous l'influence de sa volonté, madame Vallier recouvrait, en oubliant la catastrophe, un calme stable, une confiance en son mari, qui ramènerait l'amour profond, des jours heureux.

—Depuis cette nuit, comment est-elle? interrogea le magnétiseur.

—Elle a parfaitement dormi, jusqu'à onze heures du matin, répondit le mari, mais quand je suis rentré de l'hôtel! Dieu, jette pour me mettre à table, elle retombait dans sa morne indifférence.

—Il faudra plusieurs essais, répondit Pavinia, mais j'y arriverai, j'en suis sûr.

—Paissez-vous dire vrai, mon cher.... Quelle reconnaissance! —Une reconnaissance inutile, je n'aurai pas fait plus pour elle que pour n'importe quelle malade, que l'on confierait à mes soins.

—Je vois, Pavinia, que vous êtes un modeste.

—Vraiment, vis-à-vis de vous, m'est-il nécessaire de battre la grosse caisse?

—Je ne crois même pas que vous la battiez en public, dit M.

Vallier père.

—Ce n'est pas dans ma nature.

—Et vous n'en avez que plus de mérite, dit le fils. A quand les conférences publiques?....

—Cette semaine, aux Capucines, je vous enverrai des entrées.... Plusieurs, vous en distribuerez à vos amis et connaissances.... pour la première, je suis généreux.

—C'est un bon système, il fait amorcer le public.... Après....

—Après, il vient tout seul, ou il ne vient pas.... L'expérience est à tenter.

—Mais, appelez-vous madame Vallier?

—Vous voudriez commencer ce soir?

—Y voyez-vous un inconvénient?

—Celui-ci: c'est que le temps est peut-être trop limité pour que vous arriviez à vos fins sans en avoir l'air.

—Ma femme ne se doute pas qu'elle a succombé, hier, à votre influence.... Je suis sûr qu'elle résisterait, si elle savait que vous voulez la lui faire sentir encore.

—Je croyais, au contraire, qu'elle s'y prêterait.

—Je crains que non; arrivée au degré de nervosisme où elle se trouve, elle subit des changements d'humeur et de volonté, qui me font craindre de la résistance.

—Je ne crois même pas que vous la battiez en public, dit M.

arrive, au moins encore cette fois-ci, sans qu'elle se rende compte qu'elle y cède....

—Il y aurait un moyen d'y arriver dès ce soir.

—Lequel?.... parlez.

—Voulez-vous dîner avec nous?

—C'est que ma mère....

—Vous habitez avec votre mère? interrogea l'ancien magistrat.

—Oui, fit Pavinia, dont le regard s'attachait à celui qui posait cette question, n'eût pas une lueur anormale.

—Avez-vous le téléphone? interrogea Vallier.

—Non, j'habite une vieille maison, où ce genre de perfectionnement n'est pas encore arrivé.

—Mais on peut envoyer un message.

—Inutile, après tout.... passé une certaine heure, elle saura qu'elle n'a pas à m'attendre.... Cela arrive assez souvent.

—Alors, vous ne voyez plus d'inconvénient à rester avec nous?

—Je n'en vois plus, si ce n'est de m'asseoir à votre table, sans changer de réstingote.

—Mon cher, nous n'en changerons pas non plus, et vous n'aurez rien à nous envier.

—Ce n'est pas tout à fait la même chose.

—Pourrants, vous restez?

—Je reste.

—Nous aurons l'avocat Jules

Terrenas, que vous connaissez de nom?

—Parfaitement.

—Il dine souvent ainsi avec nous, en famille.... et soyez tranquille, il n'aura pas changé sa réstingote.

—Allons, je suis à l'aise.... Mais comment expliquerez-vous à madame Vallier....

—Je lui ai parlé de vous ce matin à déjeuner.... Elle....

Le médecin s'arrêta.

La porte de son cabinet de consultation donnait sur la galerie s'ouvrant.

La jeune femme parut.

—Oh! pardon, je croyais que tu n'avais plus personne.

Elle rétrogradait, avec une petite inclination de tête.

—Ma chère enfant, reste donc, c'est mon ancien camarade Pavinia.

—Ah! Elle est venue vers lui, qui s'était levé, un regard effaré.

—Je vous effraye, madame? demanda le magnétiseur en s'inclinant.

—Non, balbutia-t-elle, mais non.

—J'en serais désolé.... Je ne suis pas si terrible.... Peut-être vous ai-je fait peur, hier soir?

—Non, pas peur.... Seulement je vous avouerai que par moment, je ne pouvais pas vous regarder.

—Et aujourd'hui?

—Subissait-elle déjà l'influence, en ce moment, toute d'attirance